

Visages historiques du Vieux-Montréal Une cité du Nouveau Monde

Gilles Lauzon

Numéro 72, printemps 1997

Vieux-Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lauzon, G. (1997). Visages historiques du Vieux-Montréal : une cité du Nouveau Monde. *Continuité*, (72), 16–23.

VISAGES HISTORIQUES DU VIEUX-MONTRÉAL

Une cité du NOUVEAU Monde

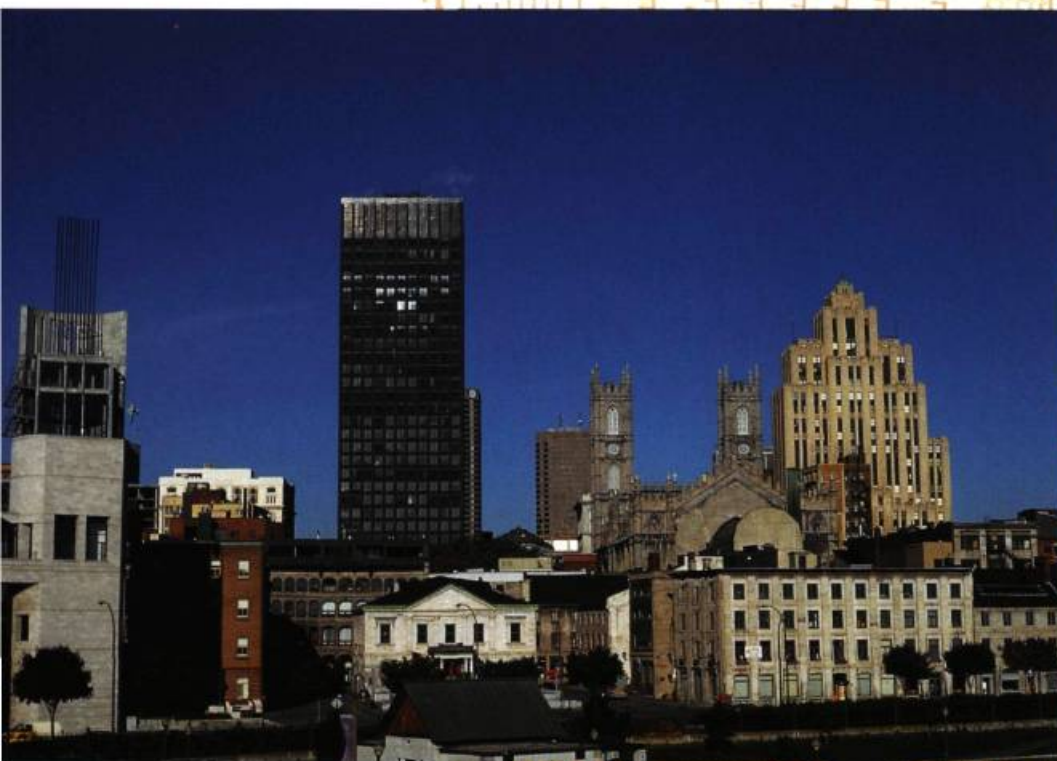


Photo: MCC

*Au fil des époques,
le Vieux-Montréal a subi
des transformations
dont il garde les traces.
Cette superposition
des « histoires » confère
à la vieille ville
une personnalité
multiple qui fait d'elle
une véritable cité.*

Par Gilles Lauzon*

Le Vieux-Montréal, quartier central historique d'une métropole d'Amérique, se singularise par la combinaison de phénomènes particuliers. Sa forme bien circonscrite est l'héritage d'une ville coloniale fortifiée construite sur les rives du Saint-Laurent, à la limite de son parcours navigable. Ce lieu stratégique est demeuré une porte d'entrée majeure du continent et le cœur de Montréal jusqu'au XX^e siècle. Marqué par des renouvelle-

ments internes successifs, le site conserve les traces de toutes les étapes de son évolution; c'est le lieu de plusieurs époques. Le Vieux-Montréal a perdu son rôle de quartier des affaires au moment du boom qui a suivi la Seconde Guerre mondiale; ce déclin relatif a contribué à la survivance de strates historiques antérieures. Modernisme et caractère historique s'y conjuguent. La persistance de la trame urbaine ancienne, avec ses rues étroites, et l'omniprésence de la pierre taillée, souvent sculptée et utilisée à toutes les époques, contribuent fortement à ce caractère.

Un comité de travail s'est penché en 1996 sur la signification historique du Vieux-Montréal dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal. Cette entente est intervenue entre le ministère de la Culture et des Communications du Québec et la Ville de Montréal. Le comité a proposé une lecture fondée sur les strates successives, vues comme des conjugaisons particulières de fonctions urbaines centrales. Le quartier actuel apparaît ainsi clairement comme la résultante de six époques bien distinctes. Un mot a été adopté pour caractériser le tout, celui de cité, dans le sens de partie centrale ancienne, terme riche à connotations multiples utilisé dans le cas des villes européennes.

VILLE-MARIE, AVANT-POSTE CATHOLIQUE

Ville-Marie est la ville coloniale la plus avancée à l'intérieur du continent américain, au nord du Mexique. C'est le plus loin possible en pays amérindien que Paul de Chomedey de Maisonneuve, Jeanne Mance et les pionniers qui les accompagnent fondent la ville en 1642. Ils cherchent le contact direct avec ceux qu'ils appellent les « sauvages » afin de créer avec eux une société catholique nouvelle, sous la protection de la Sainte Famille, et plus particulièrement de la Vierge Marie. La traite des fourrures avec les Amérindiens alliés s'impose toutefois très vite comme seule base possible d'une implantation permanente.

En 1672, les prêtres de Saint-Sulpice, ou Sulpiciens, devenus seigneurs de l'île de Montréal, voient à la préparation d'un plan d'ensemble formel pour la ville. Le plan s'appuie en partie sur les rues déjà ouvertes, avec la rue Notre-Dame comme nouvel axe.

En quelques décennies, une ville coloniale, modeste mais bien structurée, occupe la majeure partie de l'espace du Vieux-Montréal actuel. La trame de rues de 1685, telle qu'elle apparaît peu avant que l'on construise une première enceinte de pieux, constitue toujours l'ossature de base du quartier actuel, avec la sinueuse rue Saint-Paul comme première voie urbaine et la rue Notre-Dame comme grand axe rectiligne.

En construction en 1685 (il sera agrandi plus tard), le séminaire des Sulpiciens est le seul bâtiment toujours en place qui ait été construit avant l'enceinte. Il constitue un exemple remarquable de l'architecture

UN EMPLACEMENT STRATÉGIQUE



Montréal a été fondée sur le Saint-Laurent à l'emplacement du havre naturel le plus proche des puissants rapides de Lachine. Au-delà de ces derniers, tout un continent. Un plan tracé en 1733 par Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, ingénieur du roi, montre la Ville de Montréal, à l'extrémité nord-est du projet de canalisation entrepris par les Sulpiciens pour faciliter le transport entre Montréal et Lachine, de façon à éviter les rapides. (Sur le plan, l'emplacement de ces derniers correspond à celui du nom du fleuve; le mont Royal se situerait quant à lui à l'endroit où de Léry présente une coupe du canal.) Le projet des Sulpiciens ne pouvant être achevé, on s'en tiendra aux chemins de terre jusqu'en 1825, alors qu'un canal sera finalement ouvert, avec son entrée au pied de la vieille ville. Le petit lac Saint-Pierre, de faible profondeur, sera asséché.

Source : Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, Carte d'une partie de l'île de Montréal (...), 1733. Archives nationales (France), Centre des archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence

institutionnelle de cette époque. Il est d'autant plus significatif que la communauté religieuse qui l'occupait, et l'occupe encore, était responsable de la paroisse et du développement de la ville ainsi que de l'île.

La rareté des éléments visibles hors terre renforce l'importance du tracé des premières rues, celle des vestiges archéologiques et de l'extraordinaire corpus documentaire que fournissent les archives paroissiales, seigneuriales, notariales et judiciaires.

VILLE FORTIFIÉE, TÊTE DE PONT CONTINENTALE

Entre 1685 et 1800, une cité de pierre prend forme progressivement, en lien avec l'arrière-pays immédiat qui s'élargit lentement. Son atout majeur, c'est



Château de Ramezay, 1705, 1756
Photo: Gilles Lauzon

l'emplacement qu'elle occupe par rapport à l'intérieur du continent. Site névralgique du commerce des fourrures de l'ouest, base d'exploration, la ville fortifiée sert de centre logistique pour l'organisation et la défense de l'immense territoire contrôlé par la France à partir de Québec.

On construit la première enceinte de pieux de cèdre à la fin des années 1680. Cette enceinte est ensuite agrandie, puis remplacée par les fortifications de pierre mises en place de 1717 à 1744. Les contours de la ville sont alors fixés pour le reste du siècle; les faubourgs qui se for-

ment à l'extérieur constituent des entités distinctes, entre ville et campagne. Entourée de murailles, dominée par les clochers de l'église paroissiale et des chapelles conventuelles, la ville est constamment reconstruite et densifiée de l'intérieur, bien que les jardins continuent à occuper une large place durant tout le XVIII^e siècle. La pierre devient au cours des années 1720 le matériau privilégié, et obligatoire (ce qui n'est pas le cas dans les faubourgs, où s'installent journaliers et petits artisans). La conquête anglaise puis la guerre d'indépendance américaine marquent la société montréalaise, sans changer beaucoup l'allure de la petite cité de pierre, jusque vers 1800.

La forme du Vieux-Montréal actuel est l'héritage, pour l'essentiel, de la ville fortifiée. Les vestiges d'une partie des fortifications mis en valeur au Champ-de-Mars fournissent à cet égard un rappel explicite. Un seul grand jardin a survécu, celui du séminaire de Saint-Sulpice. La dizaine de bâtiments conservés jusqu'à aujourd'hui, avec leurs murs de pierre simplement équarrie et leurs composantes de pierre de taille, témoignent des formes et des techniques françaises adaptées aux besoins et aux moyens locaux. Ces rares fragments ont sans doute survécu précisément parce qu'ils renvoient à la pérennité, au pouvoir ou à la fortune d'institutions et de personnages dont l'aire d'influence dépassait largement les murs de la ville. Les bronzes commémoratifs imposent une même lecture.

Séminaire de Saint-Sulpice, 1684-1688, 1705
Photo: Gilles Lauzon



CENTRE BOURGEOIS D'UNE VILLE NOUVELLE

À compter de 1800, Montréal devient la ville centrale des deux Canada, à travers les bouleversements qui secouent l'Occident et le pays: révolution industrielle anglaise, réveils nationaux et révolutions politiques. Après la guerre d'indépendance américaine, Montréal a perdu le bassin du Mississippi comme champ d'action. Le commerce des fourrures du nord-ouest, très important au début du siècle, échappe à la ville dans les années 1820. Ces rétrécissements de l'aire d'influence sont toutefois largement compensés par la diversification du commerce et de la production locale, en lien avec le développement du Bas et du Haut-

Canada. Montréal croît rapidement grâce à l'immigration anglaise, écossaise et irlandaise. La ville se transforme profondément.

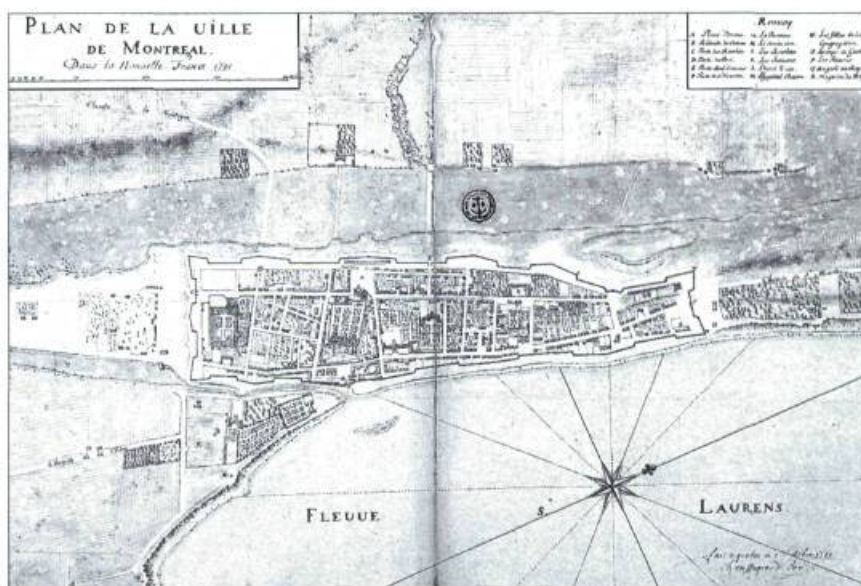
La bourgeoisie montréalaise, qui habite au centre de la ville, met en œuvre des projets qui changent le visage des lieux. Les fortifications sont démolies, remplacées par des rues et des squares qui font les liens avec les faubourgs en croissance. Le canal de Lachine est construit. Le port, projet central, est aménagé. Dans la vieille ville densifiée se côtoient les maisons bourgeoises, les ateliers de plus en plus larges, les commerces en expansion, les entrepôts d'un genre



Colonne Nelson (1809) et immeubles de la même époque qui marquent l'intersection du marché Neuf (place Jacques-Cartier) et de la rue Notre-Dame.

Photo: Gilles Lauzon

LA VILLE DE MONTRÉAL



Quand Chaussegros de Léry dresse ses plans de la Ville de Montréal, comme celui de 1731, il désigne par ce nom l'espace circonscrit par les fortifications qu'il a conçues en 1717. Le rectangle allongé ainsi délimité suit d'un côté la berge du fleuve et de la petite rivière Saint-Pierre qui s'y jette; de l'autre, il longe la dépression dans laquelle coule le ruisseau Saint-Martin, qui va rejoindre la petite rivière, plus à l'ouest. Dans la ville même, une crête rectiligne, parallèle au fleuve et au ruisseau, occupée en son sommet par la rue Notre-Dame, forme un dos d'âne. Au-delà de la dépression du ruisseau Saint-Martin et des murs d'extrémité, les faubourgs amorcent alors tout juste leur formation. La Pointe-à-Callière, un triangle entre le fleuve et la petite rivière Saint-Pierre, qui a accueilli les fondateurs de 1642, est occupée par une grande résidence construite pour monsieur de Callière, qui a été gouverneur, et par un hôpital fondé en 1693. Le Vieux-Montréal actuel correspond à peu près au dos d'âne naturel encadré par les murailles ainsi qu'à la Pointe-à-Callière. À la fin du XVIII^e siècle, on distingue toujours bien la ville de ses faubourgs. Ce qu'on appelle aujourd'hui le Vieux-Montréal est alors, pour l'essentiel, la Ville de Montréal.

Source: Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, Plan de la Ville de Montréal dans la Nouvelle-France, 1731. Archives nationales (France), Centre des archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence

LA CITÉ ET LE PLAN DES COMMISSAIRES

En 1792, on crée une nouvelle entité administrative, la cité de Montréal, dont le territoire comprend la ville fortifiée, tous ses faubourgs et une large partie de la campagne environnante, sans toutefois inclure le mont Royal. On prévoit dès lors la démolition des murailles. La décision est prise en 1801. La planification en est confiée à trois commissaires. Le projet de loi qui officialise la démarche porte sur la démolition des fortifications « qui entourent la Cité », c'est-à-dire la vieille ville. Dans la foulée des expériences européennes contemporaines, les commissaires proposent d'utiliser le périmètre dégagé pour permettre de nouveaux lotissements, pour ouvrir de larges avenues, aménager des squares et tracer une rue en bordure du fleuve, amorce d'un front portuaire. La rue Craig (maintenant Saint-Antoine), le long du ruisseau Saint-Martin canalisé, et la rue McGill, à l'emplacement du mur de l'ouest, fournissent des axes de contact entre le centre et la périphérie urbanisée, tout en constituant de nouvelles démarcations très nettes. À l'est, le square Dalhousie, aujourd'hui disparu, marque le passage vers le faubourg de Québec, ou Sainte-Marie. On continue pour un temps à nommer couramment « Ville » ou « City » le quartier central de la nouvelle cité.

*Banque Molson (1866),
rue Saint-Jacques*
Photo : Gilles Lauzon



nouveau, les grands marchés publics, les nouvelles institutions civiles, les banques, les théâtres, les imprimeries, les nombreuses églises protestantes et la deuxième église Notre-Dame, très vaste. Un premier éclairage public des rues est mis en place. Des rues, des places et des squares, au pourtour et à l'intérieur du quartier, subsistent. Un de ces espaces, la place d'Youville, rappelle l'emplacement du marché Sainte-Anne, devenu le parlement du Canada-Uni et détruit par des émeutiers en 1849 en réplique aux luttes de 1837-1838. Plus de 60 immeubles encore présents, concentrés près du port et autour des places, renvoient à cette époque. Sauf dans le cas de l'église Notre-Dame, un néoclassicisme souvent discrètement marié aux formes traditionnelles, parfois très affirmé, toujours sobre, constitue la marque architecturale dominante de la période avec les façades de pierre lisse et les vitrines où l'on exposait les produits industriels anglais.

VITRINE DU CAPITALISME INDUSTRIEL

En quelques décennies, Montréal devient une importante ville industrielle, la première au Canada. Tandis que le port connaît à compter de 1850 une croissance phénoménale, les nouveaux chemins de fer relient la ville aux autres régions du Canada et des États-Unis, et à l'Atlantique en hiver. Des usines mécanisées sont construites le long du canal de Lachine et près du pont Victoria, ainsi que dans les nombreux quartiers ouvriers en croissance, où affluent les ruraux. Montréal est entrée carrément dans la révolution industrielle, avec son train de nouveautés et de difficul-



*Immeubles Cathedral Block (1859), rue
Notre-Dame*
Photo : Gilles Lauzon

tés profondes. Le vieux centre, encore une fois transformé, sert de vitrine au capitalisme industriel triomphant. Ce qui s'y transige touche toute la ville et de larges portions du Québec et de l'Ontario de 1867. On gère les capitaux dans les immeubles des institutions financières qui se multiplient et se diversifient. Des quadrilatères entiers de maisons ainsi que deux hôpitaux sont transformés en bâtiments commerciaux. Manufacturiers et importateurs, grossistes et détaillants utilisent ces immeubles comme salles de montre, magasins, bureaux, entrepôts ou ateliers. À l'exception de son extrémité nord-est, le quartier est largement délaissé comme lieu d'habitation tandis que de nombreux



*Rue des Récollets avec le magasin Caverhill
(1865) en bout de perspective*
Photo : Pierre McCann, La Presse



hôtels sont construits. Montréalais et visiteurs vont dans le centre pour les affaires, pour acheter les dernières nouveautés sorties des fabriques locales ou étrangères, pour voir des spectacles ou assister à des galas, pour se faire voir aussi, et pour apprécier les lieux. Le quartier, grâce aux journaux notamment, constitue le creuset de la vie culturelle des Canada français et anglais. On y consolide par ailleurs les institutions municipales et judiciaires.

Les nombreux immeubles qui sont restés de cette époque sont généralement imposants; leur volume est amplifié par les toitures à mansardes ou par les larges corniches qui débordent des toits plats. Dans les bâtiments qui occupent des lots entiers, l'utilisation structurale de colonnes, souvent en fonte, permet de dégager de larges espaces. En façade, des ossatures de pierre d'une finesse remarquable encadrent les grandes fenêtres. Une exubérance architecturale très marquée, d'esprit néorenaissance, accompagne et masque parfois ces innovations.

CŒUR DE LA MÉTROPOLE DU CANADA

À partir de Montréal, on lance des chemins de fer jusqu'au Pacifique. Au tournant du siècle, la taille des entreprises industrielles change d'échelle, souvent par la voie de fusions. Les institutions financières connaissent une croissance accélérée. C'est dans le Vieux-Montréal que les détenteurs du capital préparent et financent la plupart des projets. Le centre

financier du pays s'y trouve, avec son *Wall Street*, la rue Saint-Jacques. Les entreprises de transport, de communication et d'import-export s'y concentrent. On construit de grands quais pour les transatlantiques, ainsi que d'immenses élévateurs pour l'expédition du blé de l'Ouest.

À l'échelle plus locale, l'administration municipale et les activités judiciaires continuent de prendre de l'expansion dans le quartier, tout comme le marché agroalimentaire régional. Les nouveaux quotidiens à grand tirage, en français et en anglais, y sont également produits.

Le centre-ville de Montréal déborde désormais du périmètre de la vieille ville,

Vue vers la place d'Armes

Photo : ministère de la Culture et des Communications du Québec, Direction de Montréal

Rue McGill avec, au centre de l'image, deux immeubles de dix étages construits en 1900 et 1912

Photo : Gilles Lauzon



QUEL VIEUX-MONTRÉAL ?

Au tournant de ce siècle, dans les brochures destinées aux visiteurs, on montre les nouveautés modernes tout en rappelant le Montréal ancien. Dans le Vieux-Montréal que nous connaissons, alors sans nom particulier, on montre les deux visages. On rappelle à l'occasion les contours de la vieille ville fortifiée, mais sans chercher à circonscrire un quartier qui y correspondrait toujours, tandis que la place d'Armes et la rue Saint-Jacques sont vues comme « heart of the City's life » ou « cœur de la ville ». La brochure *Old Montreal - With Pen and Pencil*, publiée par le Canadien Pacifique en 1929, reprend à son compte une expression qui circule déjà depuis un certain temps, mais on désigne ainsi un Montréal d'autrefois qui ne correspond pas uniquement à la « old city » dont on parle aussi à l'occasion. Dans la version française, *Croquis montréalais*, on réserve clairement l'expression « vieux Montréal » à l'ancienne ville fortifiée. Dans *Molson's presents « Old Montreal »* et *Molson vous présente « Le Vieux Montréal »*, publiés en 1937 pour le 150^e anniversaire de la brasserie, on trouve cette même ambiguïté. Dans *Le Vieux Montréal*, *Fondation-Développement-Visite* de Victor Morin, publié en 1942 pour le 300^e anniversaire de la ville (Éditions des Dix), on propose un « pèlerinage historique » restreint au « territoire que l'on a convenu d'appeler le Vieux Montréal et qui est délimité par l'enceinte de l'ancien mur des fortifications [...] », en reprenant un circuit inauguré en 1917 sous le titre *Origines de Montréal* (publié dans le *Onzième Mémoire de la Société historique de Montréal*).



Rue Saint-Jacques, immeubles du début du siècle

Photo : Gilles Lauzon

le long des axes Saint-Laurent et Notre-Dame, et dans le vaste quartier bourgeois au pied du mont Royal, en passant par le square Victoria et la côte du Beaver Hall. Les nouveaux commerces de détail y ont pignon sur rue, avec la rue Sainte-Catherine comme axe majeur, de même que les salles de spectacles, les grands hôtels, et de nombreuses places d'affaires. Les trois premiers gratte-ciel, qui comptent huit étages, sont bâtis avant 1900 dans le vieux centre. On y trouve aussi la moitié des quelque 40 gratte-ciel de 10 étages des années 1900 et 1910. Deux

tours majeures des années 1920 y sont érigées; celle de la Banque Royale sera longtemps la plus haute de l'empire britannique, avec ses 25 étages. C'est dans le Vieux-Montréal que l'on voit les nouvelles colonnades imposantes des sièges bancaires et des bâtiments administratifs publics. En 1950, avec la concentration des finances, des activités portuaires, de la gestion du transport, des communications et de la chose publique, le Vieux-Montréal est quasiment devenu un lieu strictement d'affaires. S'y effectuent des transactions à l'échelle de la région et du Canada. C'est le noyau dur et compact de la métropole canadienne, avec la place d'Armes comme lieu de convergence. Ce n'est toutefois plus le lieu de sortie privilégié des Montréalais et la partie encore habitée du quartier s'appauvrit.

Place Jacques-Cartier

Photo : Gilles Lauzon



CITÉ HISTORIQUE

Après 1950, Montréal perd son rôle de métropole du Canada au profit de Toronto. Grande ville-région du Québec, elle demeure toutefois une métropole importante en Amérique. Elle devient le tremplin du rayonnement culturel québécois croissant.

Le milieu des affaires connaît un grand boom, mais hors du Vieux-Montréal, qui continue néanmoins d'être le théâtre d'activités financières et d'accueillir les administrations civile et judiciaire, fortement consolidées, ainsi que les quotidiens à grand tirage. Le vieux port ne demeure

une porte d'entrée que pour les croisières. Sur une période de 25 ans, la partie encore résidentielle du quartier perd 80 % de sa population traditionnelle. Le tissu de plusieurs autres secteurs se détériore. En revanche, on pose un regard renouvelé sur ce Vieux-Montréal, ce qui va encore le transformer.

On s'intéressait depuis longtemps à l'histoire ancienne (préindustrielle) que le quartier permettait d'évoquer; on découvre un quartier historique entier. Dans les années 1960, quelques pionniers y restaurent des immeubles pour les habiter, mouvement qui connaît une accélération sensible dans les années 1980. De nombreuses petites entreprises de création s'y installent. Les Montréalais trouvent plaisir à goûter l'ambiance de leur vieille ville, plaisir amplifié par la proximité nouvelle du fleuve dans le Vieux-Port réaménagé. Les visiteurs viennent nombreux. Les musées proposent de nouvelles façons de voir le passé.

Le déclin relatif de l'après-guerre a contribué à la préservation du quartier, mais il a aussi laissé des séquelles que les efforts des dernières décennies n'ont pas encore réussi à cicatriser complètement. Dans les années 1950, 1960 et 1970, quelques interventions modernistes ont maintenu la tradition des transformations radicales; une tour de 30 étages est construite en 1967 au cœur même du Vieux-Montréal financier. Les dernières décennies sont surtout marquées par les restaurations, les insertions et les aménagements publics caractérisés par la recherche d'un juste équilibre entre la contemporanéité souhaitée et l'intégration harmonieuse dans un tissu ancien complexe. Comme aux autres époques, le quartier connaît un profond renouvellement, issu cette fois d'un regard neuf sur le passé.

Ce lieu bien circonscrit, qui nous amène d'une petite ville coloniale jusqu'au cœur d'une métropole industrielle, possède une densité historique remarquable qui tient à ses renouvellements successifs.

Le nom de Vieux-Montréal, forgé avant 1950 et adopté par la suite, devait d'abord désigner l'ancienne ville fortifiée et, jusqu'à un certain point, le Montréal préindustriel d'autrefois. Il correspond désormais à un quartier dont la signification historique nous amène jusqu'à sa réappropriation actuelle. De tous les termes qui ont servi à cerner le lieu au fil de ses mutations, un seul semble pouvoir rendre compte tout à la fois de son unité, de son ancienneté, du caractère central de ses

L'ARRONDISSEMENT HISTORIQUE

En 1964, le gouvernement du Québec établit par décret l'arrondissement historique du Vieux-Montréal. On s'en tient au secteur compris entre la rue Notre-Dame et le port, donc à une partie seulement de l'ancienne ville fortifiée, sans inclure les secteurs les plus actifs de la finance, de l'administration publique et des grands quotidiens, où l'on prévoit alors des démolitions en vue de constructions modernes. Les études et les efforts de mise en valeur des immeubles anciens portent toutefois par la suite sur ces secteurs comme sur l'arrondissement protégé, devant l'évidence que le Vieux-Montréal historique ne s'arrête pas à la rue Notre-Dame. Les démolitions qu'entraîne la construction de l'autoroute Ville-Marie, et celles qui suivront, recréent entre-temps un no man's land dans la dépression de l'ancien ruisseau Saint-Martin qui séparait autrefois la ville fortifiée du faubourg Saint-Laurent. En 1995, un nouveau décret élargit l'arrondissement historique pour couvrir tout le territoire de la ville fortifiée, et quelques portions des anciens faubourgs, avec la rue Craig (Saint-Antoine actuelle) du plan des Commissaires comme limite nord. Tout le Vieux-Port est également inclus.

fonctions historiques, et de sa réalité contemporaine, celui de cité... Une cité du Nouveau Monde.

Gilles Lauzon est chargé de recherche à la Société de développement de Montréal.

* Cet article est issu du rapport *Vieux-Montréal: La cité, une identité façonnée par l'histoire* préparé par le comité de travail sur l'identité historique du Vieux-Montréal. Ce comité était composé de Anne Marie Collins, muséologue, Madeleine Forget historienne de l'architecture, Gilles Lauzon est bachelier en architecture et historien, Raymond Montpetit, historien et professeur, Alan M. Stewart, historien et Robert C.H. Sweeny, historien.



Vue de la partie est du Vieux-Montréal
Photo: Gilles Lauzon



Vue de la partie nord-ouest du Vieux-Montréal
Photo: Gilles Lauzon